

A

MES AMIS

D'ESPAGNE

— POÉSIES —

PARIS

IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET C^{IE}

RUE D'ERFURTH, 1

—
1860

BIBLIOTECA HOSPITAL REAL
GRANADA

Sala: C

Estante: 001

Número: 096 (26)

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18

Lille le 24 de Septembre 1891

A Madame Comyn
hommage respectueux

Ant. de Batouz

BIBLIOTECA HOSPITAL REAL
GRANADA

Sala:

C

Estante:

001

Número:

096 (26)

Lireuse 24 de Septembre 1891

A Madame Coumy
hommage respectueux

Ant. de Batouz

17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30.

31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45.

46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60.

A MES AMIS

D'ESPAGNE



TIRÉ A CENT EXEMPLAIRES

— NE SE VEND PAS —

R. 28245

A

MES AMIS

D'ESPAGNE

— POÉSIES —



PARIS

IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET C^{ie}

RUE D'ERFURTH, 1

1860

24898.A

A MES AMIS

D'ESPAGNE

I

UNE VIERGE DE MURILLO

ANECDOTE

Au couvent écroulé des pères capucins,
Dans leur huerta déserte, et sous leurs cloîtres saints,
A l'heure où l'y berçait sa chaste rêverie,
Je cherche Murillo, le peintre de Marie.
Il y venait souvent; dans le dortoir commun
Il avait sa cellule, où de son doux parfum
L'oranger caressait sa fenêtre grillée.



Tout le jour il peignait ; le soir, à la veillée,
Il se faisait conter les légendes du ciel,
Fleurs qui, pour le génie, ont la saveur du miel.
Mais il allait d'abord, du haut de la terrasse,
Jeter un long regard sur le fleuve qui passe,
Ou voir du jour mourant la dernière clarté
Décroître au mur voisin de l'antique cité.
Le sillon lumineux de son œuvre divine
Est à jamais resté sur la pauvre ruine.

Un frère lai, d'esprit simple autant que de cœur,
Le servait : le servir était tout son bonheur,
Et bien des fois, devant la toile commencée,
On l'eût surpris du maître épelant la pensée.

Un soir que celui-ci, pour reposer sa main,
Soupait en ruminant l'œuvre du lendemain,
Voyant son serviteur moins gai qu'à l'ordinaire,
Il comprit qu'il avait quelque demande à faire,
Mais qu'il n'osait. Le maître alors avec bonté
L'encourage : « Allons, parle en toute liberté.
— C'est que je voudrais bien... mais comment vous le dire :

Un tableau... fait pour moi!... Maître, vous allez rire...

Mais quelque chose, là, qui ne soit pas trop grand,

Deux têtes tout au plus, la Mère avec l'Enfant.

Ma cellule est petite et d'images remplie;

Il y reste un seul coin, je le garde à Marie;

Et vous me donneriez ce saint Antoine-là,

Que je ne saurais pas où faire entrer cela.

Marie avec l'Enfant qui s'élançe et qui semble

Échapper, en jouant, à sa mère qui tremble,

C'est tout ce que je veux, car vos vierges, à vous,

Ont un air si tranquille, ont un regard si doux!

Ce regard est surtout ce qui me plaît en elles,

Et moins doux est le lait qui gonfle leurs mamelles.

Et je ne suis pas seul à le dire; au parloir,

Maître Valdes Leal discourait, l'autre soir,

D'un certain Raphaël qu'on prône en Italie.

— « Laissez, dit le prier; comparer, c'est folie.

« Notre Bartholomé vaut tous ces étrangers.

« Quand je m'en fus à Rome avec mille dangers,

« Raphaël n'était plus; d'autres vivent encore,

« Qui sont gens de savoir; le pape les honore,

« Et dans son Vatican, bien souvent, me dit on,

« Il les reçoit debout : leurs vierges out du bon.
« Leur attitude est noble, à tous elles commandent
« Un grand respect du ciel : les nôtres en descendent. »

Esteban méditait et ne répondait pas ;
Mais, ayant achevé son modeste repas,
Il descend au jardin ; les sentiers solitaires
L'attirent : cette fois, évitant les bons pères,
Sous les vieux orangers il s'enfonce rêveur ;
Ce nom de Raphaël remuait tout son cœur.
L'air rend un peu de calme à son âme agitée,
Et, voyant qu'à sa main sa serviette est restée,
Il sourit, la regarde et la plie avec soin ;
Puis la met dans sa poche : il avait son dessein.

Le frère cependant ne se sentait pas d'aise ;
Il allait, il venait, remettant chaque chaise
En sa place, et rangeant, dérangeant tour à tour,
Heureux d'avoir parlé : qui sait si, quelque jour,
Murillo, de loisir, et n'ayant rien à faire,
Ne se souviendra pas de lui, de sa prière ?
Cependant un souci le vient inquiéter :

Une serviette manque ; il a beau les compter.
Quelque diable, en passant, sera venu la prendre.
Murillo rentre et feint de ne le pas entendre.
Huit jours se sont passés, l'autre cherche toujours.
Mais le maître, un matin : « Allons, cesse tes tours,
Et reprends ta serviette. » En effet ; mais sur elle
Murillo, secouant sa palette immortelle,
Avait laissé tomber un chef-d'œuvre de plus,
La Mère avec l'Enfant ! L'heureux frère, confus,
N'en croyait pas ses yeux, et n'osait de la Vierge
S'approcher. Mais bientôt : « Vite donnez un cerge !
Et que vienne Valdes ! on verra, par le ciel !
S'il ose encor parler de ce don Raphaël ! »

Voyageurs qui cherchez merveille dans Séville,
Courez à la Merced : c'est l'honneur de la ville.
Là, dans la salle auguste où règne Murillo,
Entre tous les trésors que sauva Cepero,
Cherchez le plus petit, dans l'ombre, l'interprète
Vous l'a déjà nommé : LA VIERGE A LA SERVIETTE !

LE BIGNONIA

DU PRINCE DE LA PAIX

Il est tombé, l'arbre aux molles senteurs !
Son tronc vieilli ne donnait plus de fleurs,
Et, chaque année, on sentait davantage,
Sous la langueur de son rare feuillage,
S'user la vie et la sève tarir ;
L'arbre charmant mit longtemps à mourir.
Un soir enfin sonna l'heure dernière :

Deux coups de hache, et l'arbre sur la terre
Tomba sans bruit ; pendant qu'on l'emportait,
Triste, à l'écart, un rossignol chantait.
Rien n'a gardé sa trace peu profonde,
Et Godoi, s'il revenait au monde,
Aurait grand'peine à retrouver demain
En quel endroit il le mit de sa main.
Mais, chaque fois que, par hasard, je passe,
Un doux parfum qui sort de cette place
Me fait rêver et me met en souci :
L'âme des fleurs reviendrait-elle aussi ?

S. Lucar de Barrameda
juin 1859.

A DOÑA C....

POUR LA DÉTOURNER D'ENTRER AU COUVENT

La foi survit à tout, madame, et bien souvent
Sa flamme dans nos cœurs vacille sans s'éteindre.
D'une main obstinée abritons-la du vent ;
Mais restez parmi nous, et n'entrez au couvent
Que pour apprendre à le mieux peindre.

Si, pour prix de vos vœux, vous deviez y revoir
Celle qui fut Thérèse et porte l'auréole,

Je dirais : Ouvrez-vous, cellules de l'espoir
Où, dans l'aube du jour, dans les parfums du soir,
Le silence prie et console.

Mais si, pour vous aider à porter votre croix,
C'est Thérèse qu'implore et veut votre prière,
Aussi bien, croyez-le, vous entendrez sa voix
Au fond de l'Alcazar, morne couvent des rois,
Que dans un cloître solitaire.

Thérèse, je la vois; comme un pauvre orphelin,
Vous cachez votre front dans son habit de laine;
Mais elle : — « Si nos pas courent à même fin,
O ma fille ! à chacun Dieu marque son chemin;
Suis le tien, vaillante et sereine.

« Moi, j'écrivais dans l'ombre, à côté de l'autel;
Puis l'Esprit emportait les feuilles de mon livre,
Et dans le bruit profond, immense, universel,
Le siècle distinguait l'humble écho du Carmel
Qui lui disait : Mourir, c'est vivre.



« Mais autres sont les temps ; l'Esprit souffle en tout lieu,
Et du front du prophète au regard de la muse,
Éclair profane ou saint, court la langue de feu ;
Car jusque dans le temple, en lui parlant de Dieu,
Ce monde vain veut qu'on l'amuse.

« Amuse-le, ma fille, et, pour que tes récits
De ta propre douleur émoussent les épines,
Chaque soir désormais, au pied du crucifix,
A ton foyer désert tu trouveras assis
Le chœur des légendes divines. »

S. Lucar de Barrameda,
juin 1839.

IV

LE CHATEAU
DU PUERTO SANTA-MARIA

A FERNAN CABALLERO

—
Pour ceux qui ont lu la nouvelle intitulée : SERVILON Y LIBERALITO.

J'ai vu le vieux château que vous avez chanté.
Depuis longtemps déjà vos héros l'ont quitté ;
Mais le poète imprime aux lieux qu'il a su peindre
Un reflet immortel que rien ne peut éteindre ;
Votre génie encor hante ces nobles tours,
Vos héros n'y sont plus, vous y serez toujours.

C'est le droit du poëte : en Écosse naguères,
 Quand j'allais parcourant hautes et basses terres,
 Partout, sur l'écusson de l'ancien possesseur,
 Je croyais lire Scott, le nom du vrai seigneur.
 Anna, sa tendre fille et son plus cher ouvrage,
 N'a trouvé qu'Abbotsford dans son noble héritage ;
 Mais l'Écosse est à lui : de ses clans dispersés
 Il est le dernier chef, la voix des temps passés,
 Le barde des manoirs, le chroniqueur des villes ;
 Il est l'Esprit des lacs, il est le Lord des îles ;
 Mais c'est trop m'écarter, je reviens au Puerto,
 Et, puisqu'il est à vous, j'entre en votre château.

J'entre : personne au seuil de l'antique demeure ;
 Le sacristain dormait, qui ne dort à cette heure ?
 Je m'aventurai seul dans l'étroit escalier,
 Et sans mauvaise encontre atteignis le palier.
 Là, quelques bonnes gens, proches parents des vôtres,
 Me regardent surpris ; chacun me montre aux autres ;
 Le plus hardi s'approche et me parle ; à mon tour,
 J'interroge, et bientôt me voici dans la cour.
 Cette cour, chose étrange ! est le toit de l'église,

Où derrière un rideau quelque vierge est assise.
Devant elle ont prié ceux que Fernan aimait ;
Mais je n'ai pu la voir, le sacristain dormait.

Cependant devant moi s'ouvre une porte obscure ;
Elle mène à la tour ; j'y monte, et je vous jure
Qu'étant seul à la voir, plus belle je la vis :
Tout sans cicerone plait mieux, à mon avis.
Mais que dis-je ? toujours présent à ma mémoire,
J'en avais un, Fernan, votre touchante histoire.
Aussi, pendant qu'au loin mon œil froid et distrait
Sur la blanche Cadix indolemment errait,
Mon pied, ma voix, mon cœur, aux murs de la tourelle,
Éveillaient un écho de l'aimable nouvelle,
Et mêlaient d'humbles noms à ceux dont, à mes yeux,
L'autre histoire, la grande, éclairait ces beaux lieux.

Dors, ô bon sacristain ! mieux que toi le doux livre
M'a dit pourquoi ces murs semblent si bien revivre,
Et quelle plume d'or leur fait nouveau destin ;
Garde, garde tes clefs, et dors, bon sacristain !

Cadix, juillet 1839.

LES ALCYONS

Pendant que sur les flots nous glissons en silence
Et que dans ses regrets ou dans son espérance
Chacun ensevelit sa pensée ou son cœur,

Je m'assieds à l'écart, et du bord que je quitte
Laisant flotter mon rêve à celui qui m'invite,
Je regarde la mer, j'écoute sa rumeur ;

Et de loin, par degrés, dans le bruit des rafales,
Je crois saisir la voix de saint François de Sales
Parlant des Alcyons avec ces mots de miel :

« Oh ! que j'aime, dit-il, ces oiseaux qui sur l'onde
Semblent, environnés de la vague profonde,
Ne vivre que de l'air et ne voir que le ciel ! »

En mer.

LE TOMBEAU DANS LES SABLES

Près de Puerto-Real, en un lieu désolé,
Par le sel de la mer incessamment brûlé,
Entre les palmiers nains se dresse une colonne.
Un soldat dort dessous : le désert l'environne ;
La brise ni l'écho ne savent plus son nom ;
Mais parfois, vers le soir, quand la voix du canon

Annonce dans la baie un navire de France,
L'étranger dans la mort tressaille d'espérance ;
Cette voix bien connue arrive encore à lui,
Et d'un songe de gloire enchante son ennui.
Car c'était un Français, un de ceux que la guerre
Oublia tout sanglants dans leur couche de terre,
Aux jours où contre qui le cherchait de si loin
L'Espagne prit le ciel pour juge et pour témoin.
O vous tous, ses amis, et peut-être une femme
Qu'à son heure dernière il bénit dans son âme,
Que pour fermer ses yeux sans doute il appela,
Vous qui l'avez aimé, savez-vous qu'il est là ?

Puerto Santa-Maria,
juin 1859.



LE NÈGRE DE CAMOENS

Il est vieux, il est laid ; la planche du naufrage
Une nuit, sur la grève, en passant l'a jeté,
Et depuis on l'a vu traîner de plage en plage
Nu, seul et méprisé, sa triste liberté.

Qu'importe? c'était vous, ou du moins votre image,
Seigneur, et je devais couvrir sa nudité,

Verser à ses besoins ce pain et ce breuvage,
Dont le prix dans le ciel m'aurait été compté.

Pourtant j'allais passer, dédaignant sa misère ;
Un souvenir ouvrit ma main à sa prière.
Ce n'était qu'un vieux nègre, un des plus repoussants;

Mais je crus voir celui qui jadis dans Lisbonne
Pour Camoëns, le soir, implorait les passants,
Et je laissai tomber le denier de l'aumône.

Dans le Tage.

L'ERMITAGE DE N. D. DE VALME¹

CHRONIQUE

Quand saint Ferdinand assiégeait Séville,
Bien des fois déjà vainqueur du Coran,
Sur le bord du fleuve, auprès de la ville,
A Tablada même il avait son camp.

Là même à présent où, prêts à paraître
Dans le cirque immense aux bruyants échos,

¹ Voir la note à la fin.

De la déhésa qui les a vus naître,
Amenés la veille, errent les taureaux.

Mais, en ce temps-là, c'étaient d'autres fêtes
Qui réunissaient Maures et chrétiens.
Après la bataille on comptait les têtes,
Et le plus souvent Dieu gardait les siens.

Un soir cependant, le roi, dans la plaine,
Vit ses chevaliers qui tournaient le dos ;
C'était à deux pas du riche domaine
Qui déjà portait le nom de Cuartos.

Il s'indigne alors, il tire l'épée
Qui dans son tombeau repose aujourd'hui ;
Mais le fer échappe à sa main crispée,
Et de ses soldats les meilleurs ont fui.

Dans son désespoir, au loin sur la ville
Il jette un long cri de dépit jaloux,
Un cri de détresse : « Ah ! cette Séville,
Dieu ne veut donc pas qu'elle soit à nous ? »

Mais, en achevant, il voit la fontaine
 Que la Vierge, un soir, comme un vrai trésor,
 Lui montra cachée au pied d'un vieux chêne,
 Source de Pélage et qui coule encor.

Alors le saint roi confessa sa faute,
 Et, se repentant d'avoir pu douter,
 Il joignit les mains et fit à voix haute
 Le vœu qu'en mes vers je vais rapporter :

« O Vierge ! dit-il, venez à mon aide ¹ ;
 Soufflez le courage au cœur du soldat,
 Et qu'à votre voix le chrétien qui cède
 Plus ferme et plus fier revienne au combat !

« Et, Séville prise, un bel ermitage
 Sera par mes soins bâti dans ce lieu,
 Où votre saint nom sera, d'âge en âge,
 Révéré de tous, ô Mère de Dieu ! »

¹ En espagnol : *Señora valedme, Sainte Vierge, secourez-moi* au singulier, *valemé*, et, par corruption, *valme*.

Ainsi dit le roi ; la Vierge l'écoute :
L'ermitage sort de ses fondements,
Et le roi bientôt suspend à la voûte
Un des étendards pris aux musulmans.

Longtemps a vécu l'aimable ermitage
Sous votre doux nom, Vierge de Valmé,
Sans songer qu'un jour devant votre image
Pas ne resterait un cierge allumé.

Or, lorsque tomba l'humble sanctuaire,
Un ange éploré porta dans ses bras
L'image, l'autel, et puis la bannière
Au hameau voisin de Dos-Hermanas.

Mais, ô bon vieillard qui, sur ces collines,
Gardes tes troupeaux, est-il vrai, dis-moi,
Que depuis trois nuits entre ces ruines
On a vu passer l'ombre du saint roi ?

— « Non, depuis trois nuits je n'ai pas vu d'ombre ;
Mais depuis trois jours je vois des maçons

Relever ces blocs, fouiller ces décombres,
Et remplir les airs de folles chansons.

« En vain le soleil brûle leur visage,
L'automne venu, ce lieu fortuné
Reverra debout l'antique ermitage,
Car à notre Infante un Infant est né. »

En mer, juillet 1839.

LA BANDE NOIRE EN ESPAGNE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

Lorsque l'étendard du roi catholique
Flotta sur Grenade et sur l'Alhambra,
Et quand Boabdil, fuyant vers l'Afrique,
Eut d'un adieu long et mélancolique
Salué ta cime, ô blanche Sierra !

Plus d'un infidèle, au lieu de le suivre,
Au creux des ravins demeura caché :

Sans la douce Espagne il n'aurait pu vivre ;
Cet esprit des lieux dont le cœur s'enivre
En retint plus d'un au sol attaché.

Quand Philippe Trois chassa de l'Espagne
Des fils de Jacob l'avidé tribu,
Plus d'un dans la ville et dans la campagne,
Avec ses enfants, avec sa compagne,
S'abimant dans l'ombre, y resta perdu.

Puis, avec le temps, du Juif et du Maure
Un peuple naquit, race de païens,
Qui des vieux chrétiens conservent encore
Le hardi regard, le parler sonore,
Mais que le grand Cid renierait pour siens.

Et c'est ce faux peuple, ô terre de gloire !
Dont l'indigne main sème aux quatre vents
Tous les vieux témoins de ta noble histoire,
Trésors de ta vie et de ta mémoire,
Les débris sacrés de tes monuments.

A DON LEOPOLDO O'D....

A bon droit l'Espagne t'honore,
Toi qui, sans craindre l'étranger,
Hier prenais Tétuan au Maure,
Qui demain lui prendras Tanger.

« L'Espagne est morte, paix sur elle ! »
Disait l'Europe avec dédain.

Demandez donc à l'infidèle
Ce qu'aujourd'hui pèse sa main !

Mais toi, quand des plages d'Afrique
Tu reviendras glorifié,
Souviens-toi que l'œuvre héroïque
N'est encor faite qu'à moitié.

— « Qu'est-ce encor ? » dit le capitaine.
Mais l'Espagne, de son grand air :
— « Vois-tu ce rocher qui me gêne ?
Il faut le jeter à la mer. »

En mer, avril 1860.

LES DEUX PORTS

L'Espagne est déjà loin ; le spectre de la terre
A fui derrière nous, comme un songe effacé,
Et par le soc d'airain le sillon commencé
Ne s'arrêtera plus que devant Saint-Nazaire.

Se refermant sans bruit où la barque a passé,
La mer reprend partout sa solitude austère ;

La mer, partout la mer ; mais la brise est légère,
Et chacun, en espoir, voit le port annoncé.

La mer, partout la mer et la nuit ; mais qu'importe ?
Le vaisseau sait d'avance où la vague l'emporte,
Et le pilote a lu son chemin dans le ciel.

Ainsi, sur l'océan de la vie et du monde,
Si loin que soit le port, si morne que soit l'onde,
L'âme entrevoit toujours le rivage éternel.

En mer, après Vigo.

NOTE

— Page 21 —

Avant d'expliquer quelle a été l'occasion du morceau auquel se rattache cette note, je ferai un détour qui m'y ramènera, et je dirai d'abord ce que M. le duc de Montpensier a essayé de faire pour reconnaître l'hospitalité de l'Espagne. Raconter ses généreux efforts, c'est un devoir que, à mon tour, j'aime à remplir envers l'Espagne et envers le Prince; c'est en même temps une satisfaction de cœur que je me donne à moi-même, dans ces quelques pages destinées à n'avoir qu'une publicité restreinte, pour ainsi dire intime, et dont, à cause de cela, personne, j'espère, ne peut songer à me demander compte.

Exilé de la France, à la suite d'une révolution appelée une catastrophe par ceux-là même qui n'avaient pas servi la monarchie de Juillet, le dernier fils du roi Louis-Philippe a retrouvé une patrie dans la Péninsule. Son mariage avec l'Infante, sœur de la reine Isabelle, lui assurait d'avance, à la cour d'Espagne, un asile et les honneurs d'Infant. La reine Isabelle a daigné depuis, et par faveur spéciale, lui conférer ces honneurs à titre personnel. Un an auparavant, elle lui avait accordé le grade de capitaine général d'armée.

Le Prince avait attaché un grand prix à cette première grâce, d'abord parce qu'elle lui permettait de reprendre, dans une armée

catholique et sous un souverain de la maison de Bourbon, l'uniforme militaire, et parce qu'il avait espéré y trouver le droit ou du moins l'occasion de commander à des soldats devant l'ennemi.

Pour un Prince chrétien, adopté par l'Espagne, cet ennemi ne pouvait être que le Maure. Aussi, dès que la guerre devint probable entre l'Espagne et le Maroc, le nouveau capitaine général s'empressa-t-il de réclamer ses lettres de service. Mais la Reine ne crut pas devoir accueillir cette demande, renouvelée trois fois avec instance, pendant toute la durée de la campagne, se fondant sur des motifs devant lesquels M. le duc de Montpensier dut s'incliner avec respect.

Ne pouvant donc, à son grand regret, prendre part à l'expédition, même en qualité de volontaire (il l'avait offert), M. le duc de Montpensier obtint du moins que son neveu, M. le comte d'Eu, fût admis dans les rangs de l'armée espagnole, et on sait comment cet enfant de dix-sept ans a représenté sa maison sur le seul champ de bataille où, depuis Solférino, il lui eût été permis de paraître.

M. le duc de Montpensier se dédommagea de son inaction forcée, en apportant une ardeur plus vive à l'œuvre de restauration nationale à laquelle il s'était spontanément dévoué dès son arrivée en Espagne. Mais disons, une fois pour toutes, qu'en toute occasion l'Infante s'associe chaleureusement aux idées généreuses du Prince, son époux, comme lui, de son côté, ne cesse de revendiquer sa part dans les charités innombrables de sa royale campagne.

Établi d'abord dans l'Alcazar de Séville, le Prince vit et déplora l'abandon où était laissé ce précieux monument, et, si depuis l'Alcazar a été l'objet d'une restauration intelligente, on le doit en partie à l'initiative du Prince, à ses constantes réclamations, à un appui de tous les jours et qui jamais ne s'est lassé.

Le jour où il dut livrer l'Alcazar à la main réparatrice des artistes, M. le duc de Montpensier s'en créait un autre pour lui-même dans l'ancien Collège de marine de San Telmo. Là, sauf une belle façade et une remarquable chapelle qu'il s'agissait seulement d'achever et d'harmoniser, tout était à créer. Mais il fallait créer, avec

le palais, les architectes et les ouvriers. Le Prince trouva dans sa volonté, dans son imagination, dans ses souvenirs, dans ses collections, toutes les ressources dont il avait besoin, et aujourd'hui Séville possède un palais et des jardins qui font l'admiration des étrangers : mieux que cela, elle a des exemples qu'elle peut suivre, des modèles qu'elle peut imiter, et ses riches habitants pourront, dès qu'ils le voudront, transformer leurs demeures et les rendre à la fois plus splendides et plus commodes; il ne dépend plus que d'eux de changer en réalités ces poétiques rêves que le nom seul de Séville éveille partout chez les autres peuples. Ils avaient leur ciel incomparable et leur beau fleuve. M. le duc de Montpensier leur a appris à se servir de l'un et de l'autre.

Sous ce rapport, peu a été fait jusqu'à ce jour. Mais, sous beaucoup d'autres, Séville est sortie de sa vie indolente; elle a secoué sa langueur orientale. Je suis loin de dire qu'elle n'y ait rien perdu. Je suis médiocrement de mon temps, mais j'en suis assez pour convenir qu'elle y a, au contraire, gagné. Figaro et Almaviva auraient quelque peine à se reconnaître aujourd'hui dans Séville. Les anciennes mœurs s'en vont avec le vieux costume. Est-ce un bien? est-ce un mal? Je ne suis plus assez jeune pour répondre à cette question; mais, puisqu'il est de foi, à l'époque où nous vivons, que le bien-être matériel doit être mis au-dessus des satisfactions du cœur et de l'intelligence, il me faut bien avouer que Séville est en train de devenir une ville confortable et que, par ses encouragements de toute nature, M. le duc de Montpensier a puissamment contribué à ce résultat. Toutefois j'aime mieux le suivre dans une autre voie. Ceci est le courant, et, avec les œuvres de bienfaisance, le tous-les-jours de sa vie : racontons les épisodes.

Passant un jour à Castilleja de la Cuesta, à une demi-lieue de Séville, le Prince s'arrêta devant une maison pour lire au-dessus de la porte une inscription où il était dit que là était mort Fernand Cortez. La maison n'était plus guère qu'une ruine, habitée par de pauvres gens. Après s'être assuré de l'authenticité du fait, le Prince achète la propriété; il isole et affermit ce qui reste de

la maison primitive, il fait creuser le sol pour retrouver et mettre à nu les fondations de ce que le temps a détruit; il reconnaît et répare les vieilles clôtures de l'antique domaine. Ce domaine n'avait jamais appartenu au héros, mais à l'un de ses amis, chez qui la mort le surprit; n'importe, la mort de Cortez l'avait consacré et fait sien. Cette maison est et sera à tout jamais la maison de Fernand Cortez. Une façade, avec un écusson aux armes des Cortez, est ajoutée à l'édifice dégagé. Une inscription plus développée remplace l'ancienne, et au-dessus est placé un beau buste en bronze dû au talent d'un sculpteur distingué, M. Mercier, que le prince avait connu en France et qu'il n'avait point oublié. Dans les pièces simplement restaurées se trouve réuni tout ce qui a pu être découvert de portraits de Cortez, bustes, peintures, dessins, gravures, en Espagne, au Mexique, en France, en Italie, où le conquérant compte encore des arrière-neveux. Un vieux bahut de chêne renferme, sous de magnifiques reliures, l'*Histoire de la conquête du Mexique*, chef-d'œuvre de Solis, l'admirable partition de Spontini, le beau chant épique de Moratin, *Cortez détruisant ses vaisseaux*, et un album destiné à recevoir les noms des visiteurs. D'illustres et royales signatures en consacrent la première page, et déjà plus d'un poète, en passant, a laissé dans ce livre d'or d'une gloire toute nationale un hommage au conquérant et à ceux qui se sont faits les servants de sa renommée. Enfin, et comme pour réjouir cette grande ombre, le jardin de la maison (qui n'était hier qu'un champ de pommes de terre) est devenu un joli parc où une pensée ingénieuse a mêlé aux arbres de la Péninsule ceux que l'agriculture castillane a conquis sur le nouveau monde. Les beaux enfants de M. le duc de Montpensier trouvent là, pour leurs jeux, un air excellent et une ombre pleine de nobles souvenirs.

Le nom de Fernand Cortez appelle naturellement celui de Christophe Colomb.

Sur la hauteur qui domine le petit port de Palos, d'où Colomb partit, avec ses trois caravelles, pour aller découvrir l'Amérique, on voyait encore, il y a peu d'années, un édifice en ruine. C'était le couvent de la Rabida, à la porte duquel le grand Génois vint

demander, un soir, un peu d'eau et de pain pour son fils enfant, qu'il traînait mourant après lui. Pour prix de ce morceau de pain et de ce verre d'eau, Colomb devait donner un monde à l'Espagne. La Providence l'amenait, comme par la main, au prier Juan Perez de Marchena, qui l'aïda à triompher de tous les obstacles et à se concilier la faveur des rois catholiques.

M. le duc de Montpensier avait ouï parler de cette ruine. Le célèbre et regrettable doyen de la cathédrale de Séville, don manuel Cepero, l'en avait souvent entretenu. Il la vit et prit en pitié sa détresse. La cupidité pouvait venir en aide à l'indifférence et achever l'œuvre de la révolution. Le Prince se hâta donc d'organiser dans le pays une souscription, en tête de laquelle il écrivit avec orgueil le nom de son auguste mère, la reine Marie-Amélie, celui de M. le duc de Nemours, puis celui de l'Infante et le sien. Un peu plus tard venait s'y associer M. le duc de Vêragua, le dernier descendant de Christophe Colomb.

Avec ces premiers fonds on répare tout ce qui peut être réparé : d'abord la cellule du prier, dont les murs existaient encore, puis la chapelle. On recherche partout, partout on reprend ou on rachète les débris dispersés de l'ancien couvent. Dans la chapelle est replacé le vieil autel, et dans la cellule prennent place un portrait de Colomb, quatre tableaux qui reproduisent les principaux épisodes de sa découverte, les livres des historiens qui l'ont racontée, ceux des poètes qui l'ont célébrée, et un album qui recevra les noms des visiteurs : la gloire aura toujours ses pèlerins.

Quand tout fut prêt, l'édifice, disons mieux, le monument restauré fut inauguré par l'Infante et le Prince, au milieu d'un concours immense des populations. On aurait pu se croire au lendemain du jour où Colomb revint à Palos, chargé des trophées de sa merveilleuse conquête. Mais il ne suffisait pas d'avoir sauvé la sainte ruine de la barbarie des uns et de l'indifférence des autres. Un chapelain, chargé de venir y dire la messe, les dimanches et fêtes, fut chargé aussi de veiller sur le couvent, confié d'ailleurs au patriotisme averti des habitants de Palos et de Moguer. Mais, sur ce point, M. le duc de Montpensier ne s'en rapporte guère

qu'à lui-même. De temps en temps, on le voit apparaître, tantôt sur le sentier qui monte de Palos au couvent, tantôt sur un bateau à vapeur qui vient mouiller inopinément, et comme un pirate en course, au pied même de la Rabida. Il ne sera content que le jour où la Reine aura permis qu'une congrégation de missionnaires apostoliques prenne possession de cette demeure, et il ne cesse de le demander à son auguste belle-sœur. Ce jour-là aussi le grand Colomb sera consolé du triste piédestal qui, depuis tant d'années, attend encore sa statue, sur l'une des places de Gènes.

Charles-Quint est une des grandes figures de l'Espagne, et le monastère de Yuste, où il donna au monde l'étrange comédie de son abdication, est encore debout; mais, comme tant d'autres, il a été vendu. Grâce à Dieu, la bonne fortune de l'Espagne l'a fait tomber en de dignes mains : Yuste appartient au fils de M. le marquis de Malpica, le marquis de Mirabel. M. le duc de Montpensier ne pouvait donc porter à Yuste qu'une curiosité intelligente; mais, en Espagne, c'est déjà quelque chose. Ne va pas, d'ailleurs, à Yuste qui veut, et beaucoup y pourraient aller qui n'y vont point. Un jour donc M. le duc de Montpensier, tantôt à cheval, tantôt en voiture, arriva, comme il put, à Yuste. M. le marquis de Mirabel lui avait servi de guide et avait tenu à honneur de l'y recevoir lui-même. Le Prince parcourut le monastère désert avec un intérêt passionné; partout il y retrouvait la trace encore vivante du grand homme dont il possède une épée dans une de ses panoplies, à côté de celle de Garci Perez de Vargaz. Mais ce sont là de ces jouissances d'imagination qui débordent aisément et que l'on n'aime guère à garder pour soi. A peine de retour à Madrid, le Prince dépêche à Yuste un photographe habile, chargé d'y prendre toutes les vues qui l'avaient intéressé lui-même : le monastère dans son aspect général, le sentier qui y conduit, la cellule où mourut Charles-Quint, le noyer qu'il planta de sa main, un pavillon où il aimait à se retirer.

Quelques mois auparavant, M. le duc de Montpensier allait aussi visiter la grotte célèbre qui abrita un moment la nationalité espagnole, vaincue sur les bords du Guadalete, et d'où elle sortit avec Pélage. Pélage a-t-il à Covadonga un monument digne

de lui? Je crains bien que non. Mais M. le duc de Montpensier, en l'élevant seul, aurait cru manquer de respect à l'Espagne et à la Reine. Il se contenta de déclarer hautement qu'il s'associait d'avance à tout ce qui serait fait pour rendre hommage à cette grande mémoire.

Combien d'autres pèlerinages accomplis ainsi depuis douze ans et qui mériteraient un récit! Il faudrait parler de Grenade et des Alpujarres, de Valence et du *désert des Palmiers*, où, hier encore, le Prince observait la dernière éclipse, du haut des rochers d'Oropesa; de Murviedro enfin, l'ancienne Sagonte, dont les ruines raconteront éternellement une des grandes pages de l'histoire; Mais il est temps de revenir à Séville et à l'ermitage de Valme, qui est surtout l'objet de cette note.

M. le duc de Montpensier était allé au village de Dos-Hermanas pour y examiner le théâtre d'un roman justement célèbre, la *Famille Alvareda*. L'auteur y parle d'une bannière que saint Ferdinand avait conquise ou portée au siège de Séville, et qui était gardée dans l'église du lieu. Le Prince trouva la bannière en lambeaux et il eut l'heureuse pensée de la confier à l'Infante pour la restaurer, si la chose était encore possible. Au retour, il s'arrêta, près du cortijo de Cuartos, à regarder quelques décombres: c'était tout ce qui restait d'un ancien ermitage bâti par saint Ferdinand, et où, pendant des siècles, sa bannière avait été conservée. La bannière fut réparée avec un soin pieux, puis rapportée en grande pompe à l'église de Dos-Hermanas. Mais, dès cette époque, le Prince et l'Infante avaient formé un autre dessein, celui de réédifier l'ermitage lui-même. Un matin, on vit un architecte de Séville rôder de ce côté, et, quelques mois plus tard, l'humble chapelle se relevait sur ses premières fondations. Au milieu d'une fête religieuse et populaire, à laquelle Séville entière voulut prendre part, l'étendard revint occuper sa place entre le buste du saint roi et une statue de la Vierge, à qui la chapelle avait été primitivement dédiée.—Viens à mon aide, (*Valme!*) s'était crié Ferdinand III, en invoquant la mère de Notre-Seigneur au milieu d'un combat, et la bataille avait été gagnée — *Valme!* s'était écriée à son tour l'Infante dans une heure de

suprême danger, et la Vierge avait exaucé l'arrière-petite-fille, comme autrefois l'aïeul : elle avait donné la victoire à l'un, à l'autre un bel enfant. La fondation de la chapelle avait été le prix de la victoire; sa réédification fut celui d'une heureuse délivrance.

Selon un ancien usage qui se conserve en Espagne, les poètes de l'Andalousie furent invités à consacrer dans un recueil qu'on appelle une *couronne poétique* le souvenir et la date du religieux événement. Même chose avait eu lieu à l'époque de la restauration de la Rabida. Le duc de Montpensier avait alors réuni dans un élégant volume toutes les compositions inspirées par la circonstance. Le Valme eut aussi son livre, dont Fernan Caballero écrivit l'introduction de cette plume éloquente qui, la première, avait révélé l'existence de la bannière.

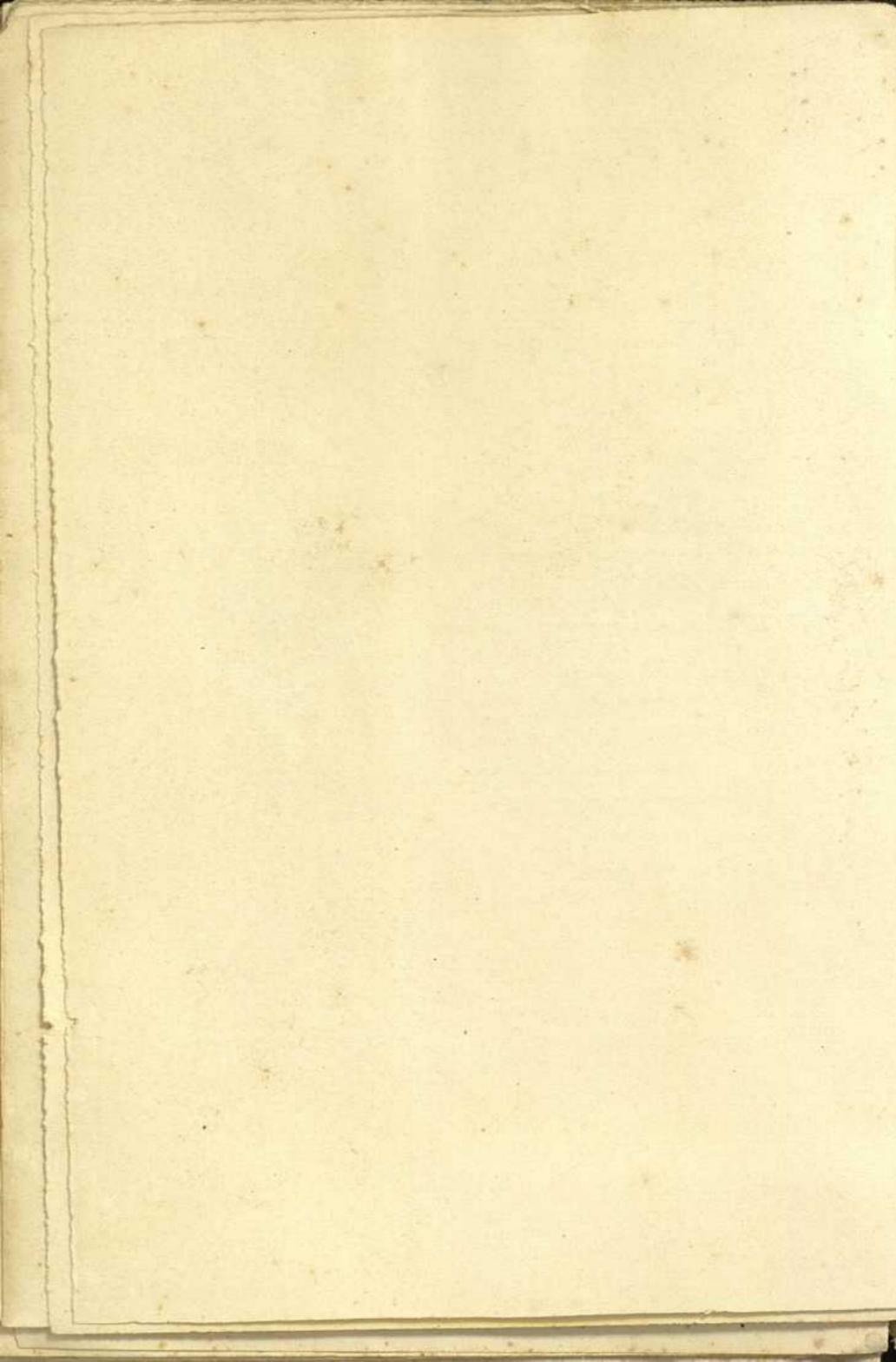
J'accompagnais le Prince à Dos-Hermanas, le jour où cette bannière sortit, à ses yeux, de la poussière qui la dévorait; j'avais eu, le même jour, l'honneur de m'asseoir à ses côtés sur les ruines de Valme. C'était assez, ce me semble, pour qu'il me fût permis plus tard de mêler une voix française au chœur des muses espagnoles. Je composai donc la petite pièce qui a donné lieu à cette note et qui est la septième de la Couronne poétique de Valme.

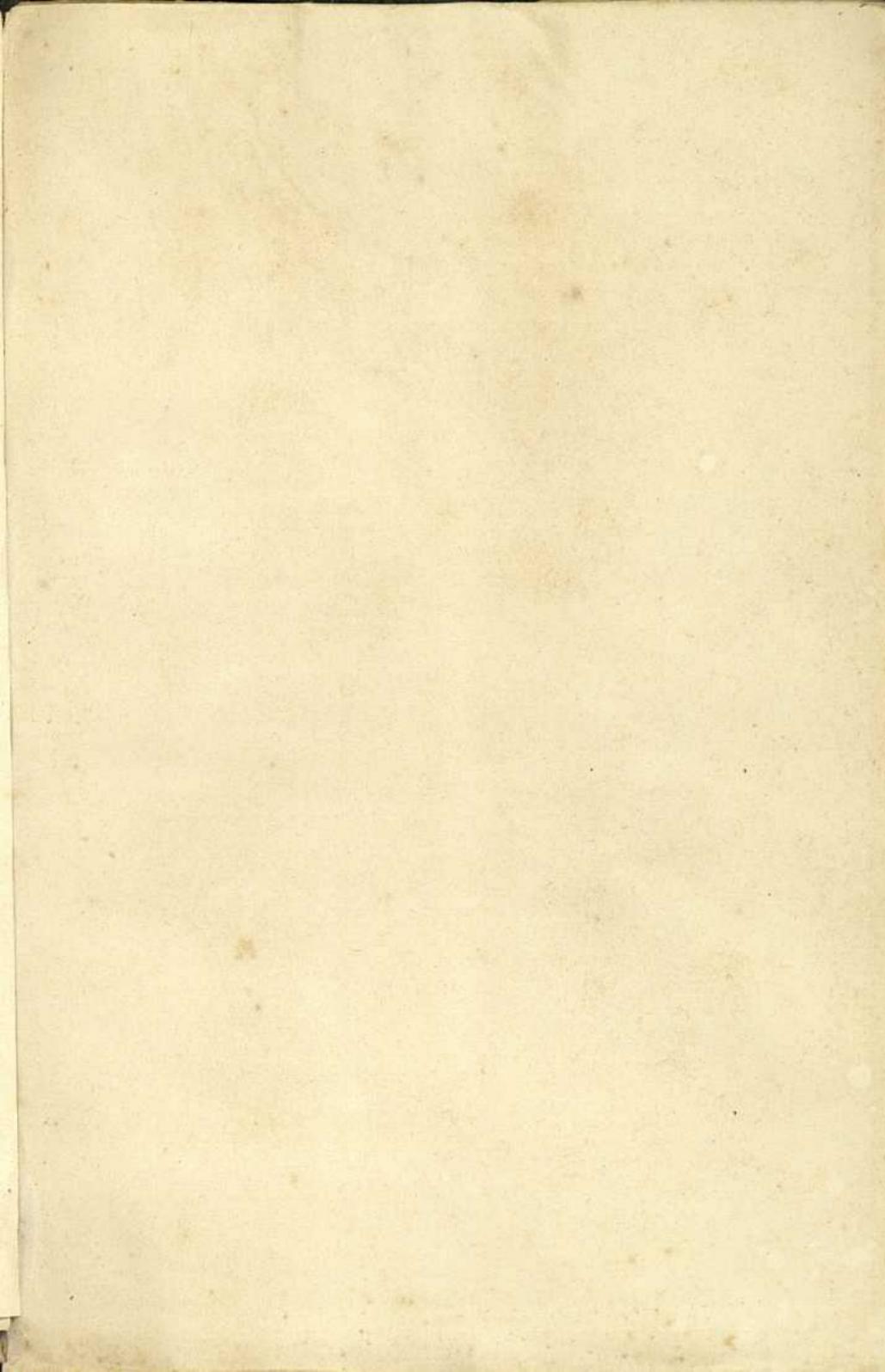
TABLE



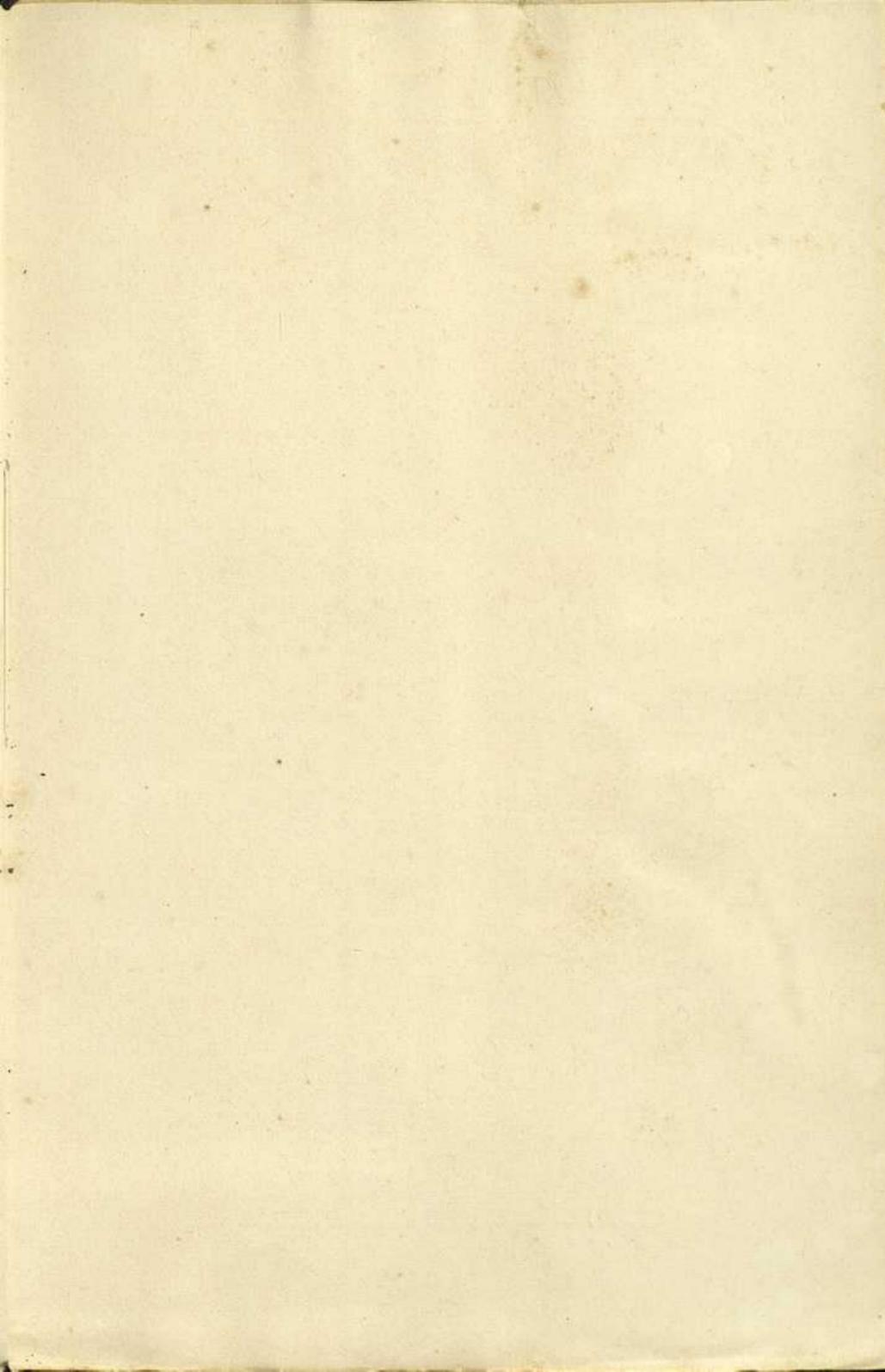
| | |
|---|----|
| I. — UNE VIERGE DE MURILLO. | 5 |
| II. — LE BIGONIA DU PRINCE DE LA PAIX | 10 |
| III. — A DOÑA C. | 12 |
| IV. — LE CHATEAU DU PUERTO SANTA-MARIA. | 15 |
| V. — LES ALCYONS. | 18 |
| VI. — LE TOMBEAU DANS LES SABLES | 20 |
| VII. — LE NÈGRE DE CAMOENS. | 22 |
| VIII. — L'ERMITAGE DE N. D. DE VALME | 24 |
| IX. — LA BANDE NOIRE EN ESPAGNE | 29 |
| X. — A DON LEOPOLDO O'D | 51 |
| XI. — LES DEUX PORTS | 55 |

NOTE.









TIRÉ A CENT EXEMPLAIRES

Ne se vend pas
